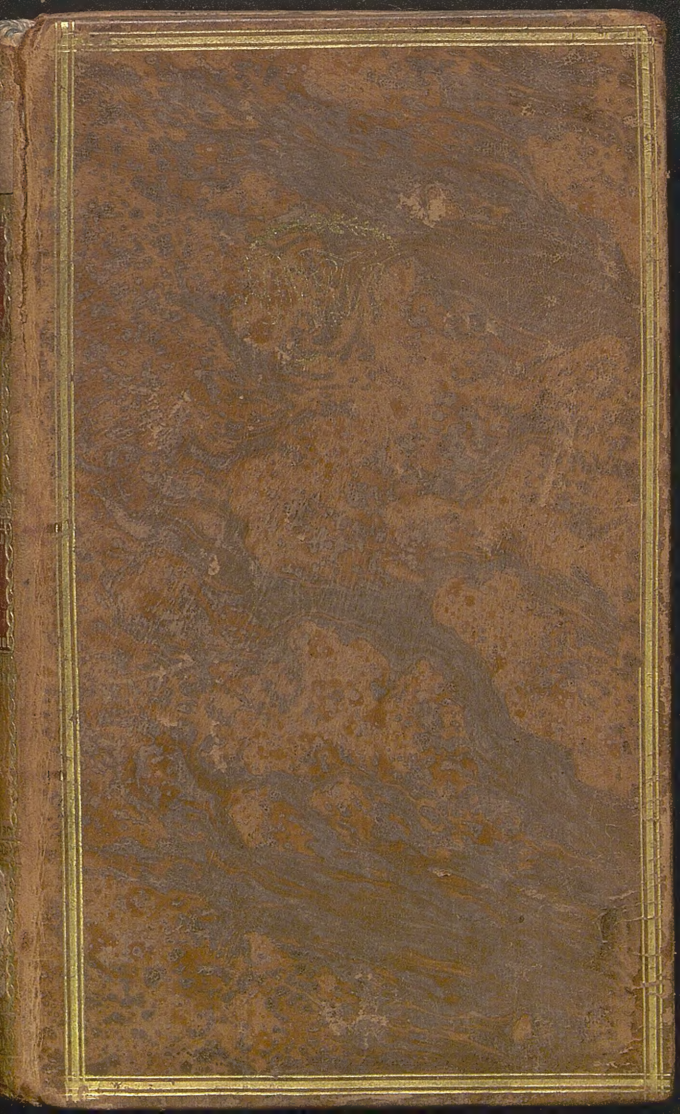
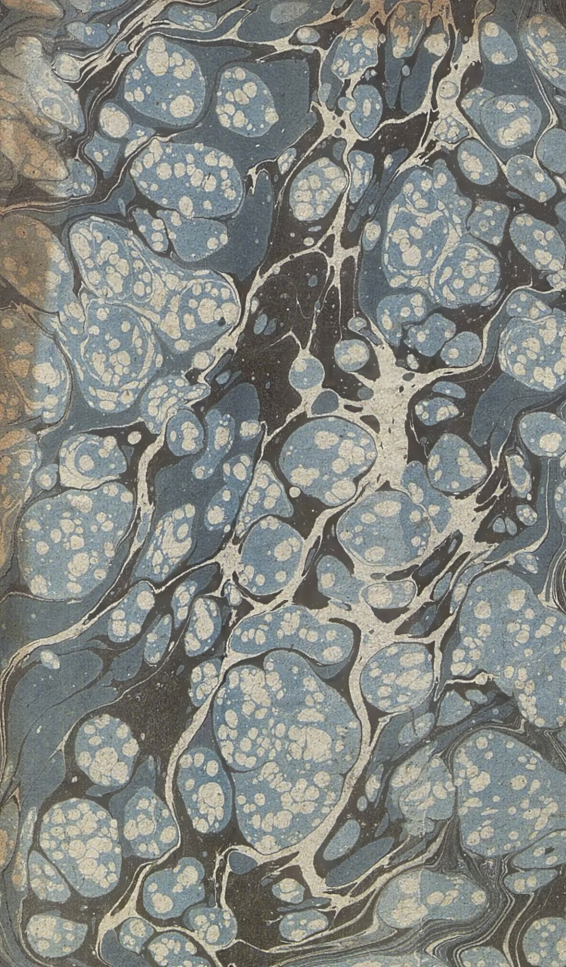
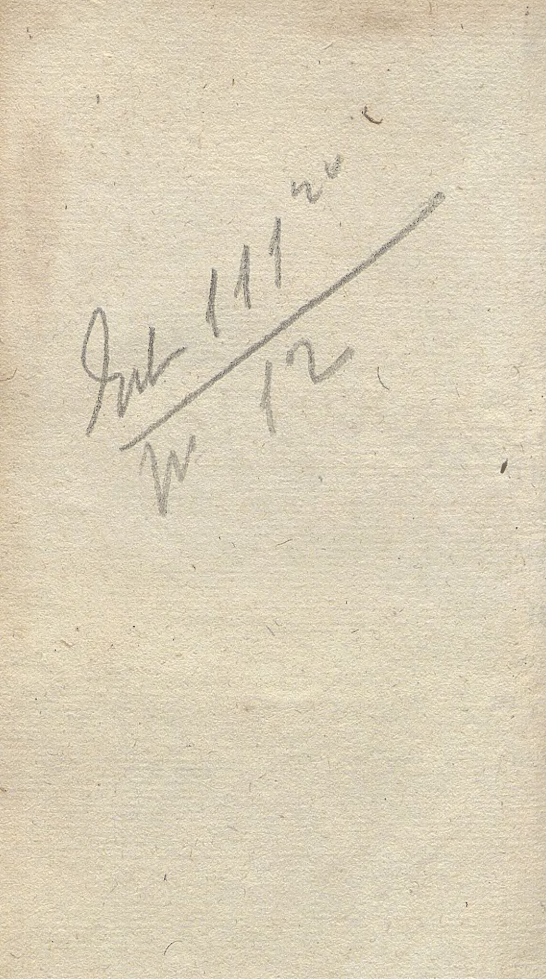








ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME DOUZIÈME.



Dieu soit loué ! tout est fini et mon pere est sauvé . . .

C. Monnet inv. del. Mme Demonchy sculp.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

LE DÉSERTEUR,

OU

L'HÉROISME FILIAL,

DRAME EN TROIS ACTES;

Imité de l'allemand de M. STÉPHANIE,

PAR BERQUIN;

Nouvellement revu par J. J. REGNAULT-WARIN, Éditeur.

PERSONNAGES.

MARCEL.
GENEVIÈVE.
GEORGES, *leur fils.*
THOMAS, *frère de Marcel.*
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PRÉVÔT.
FLUET, *cadet.*
LA TERREUR, } *soldats.*
BRAS-CROISÉS, }

Les deux premiers actes se passent dans la chaumière de Marcel, et le dernier dans la prison du château.

L'AMI DES ENFANS.

LE DÉSERTEUR, DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysans. Tout y annonce la plus extrême indigence. Geneviève est assise, filant au rouet.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, MARCEL.

MARCEL, *en entrant.*

FEMME, voici des femmes qui nous viennent.

GENEVIÈVE, *laissant tomber son fuseau.*

Eh ! mon Dieu, comment faire ? Nous n'avons plus nous-mêmes de quoi vivre, et voilà encore des soldats à nourrir !

MARCEL.

Nous n'avons rien, ma femme ; ainsi rien à donner.

GENEVIÈVE.

Mais voudront-ils nous en croire ? Il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice ! Les soldats le savent. Comment vont-ils nous traiter ?

MARCEL.

Lorsqu'ils nous verront, il ſaudra bien qu'ils croient à notre misère. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état, que ceux qui pourroient l'adoucir.

GENEVIÈVE.

Dieu le veuille, mon cher homme ! La douleur et la faim nous ont tant afſoiblis ! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

MARCEL.

Va, les soldats ne sont pas aussi mé-

chans qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience et d'humanité qu'un bailli, qui frappe sur le pauvre, comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire; mais un soldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face à face de la mort.

SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET, *avec leurs armes et leur bagage.*

LA TERREUR.

Salut et santé, la bonne mère; je vous amène des hôtes. Voici l'ordre; trois hommes.

MARCEL.

Femme, prends le billet. *(Geneviève met le billet sur le dessus de la porte.)* Messieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, si nous avions quelque chose; mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation; cette

grande chambre, et une autre petite pour faire notre cuisine.

LA TERREUR.

C'est assez, vieux père. *(Il pose sur la table son sabre et son sac.)* Allons, monsieur le cadet, mettez-vous à votre aise.

FLUET, *d'un ton pleureur.*

Ha ! ha ! Je suis trempé de la tête aux pieds, et j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Ha ! ha ! ha ! *(Il pose son bagage en grelottant.)*

LA TERREUR.

Bon, ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

FLUET.

Je n'y tiens plus. Je suis cadet : je n'irai pas sacrifier ma vie à travers des marais à pied, comme un soldat. Si nous marchons après-demain, et qu'il fasse le même temps, je prendrai, pour mon argent, un chariot, et je me ferai voiturer.

LA TERREUR.

Oui bien, on vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis ! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient souvent, quand on est en quartier.

FLUET, *pleurant encore en se regardant.*

Hu, hu ! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

LA TERREUR.

Fi donc ! Pleurer ? Un soldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

FLUET.

Toute ma frisure qui est défaite ! Hu, hu, hu !

LA TERREUR.

Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

FLUET.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur, à Marcel.*) Allons, vieux coquin, fais du feu.

LA TERREUR.

C'est un brave homme, monsieur le cadet. Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous attraperiez un catarre.

FLUET.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race aussi dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier, il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu, maudit paysan ?

LA TERREUR.

Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le roi va perdre un soldat.

MARCEL.

Messieurs, ce seroit de bon cœur. Je

meurs de froid comme vous; mais je n'ai pas un morceau de bois.

GENEVIÈVE.

Ecoute, mon homme. Notre compère Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune monsieur (*En montrant Fluet.*) me fait peine au cœur. Dieu de bonté! il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami; le compère ne nous refusera pas.

MARCEL.

Eh bien! oui, j'y vais.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

MAINTENANT, la bonne mère, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous?

GENEVIÈVE.

Hélas, mes bons messieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain et d'eau; et du pain même (*Avec un profond soupir*), bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous? Il n'y a que le bon Dieu qui le sait. N'allez pas croire au moins que je vous dis un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais aujourd'hui, où en trouver pour moi-même? Ah! croyez-m'en; je ne prendrois pas sur moi la honte de recevoir des aumônes, si j'avois le nécessaire.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, la bonne mère,

tranquillisez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens lorsqu'ils disent la vérité.

GENEVIÈVE.

Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! soyez les bien-venus. Ah ! Marcel avoit bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

LA TERREUR.

Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des paysans, et qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

GENEVIÈVE.

Oh ! vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger, lorsque je suis dans la peine !

LA TERREUR.

Allons ! monsieur le cadet, faites sauter quelque monnoie de votre bourse pour avoir de la viande, et nous en

régaler avec ces braves gens, puisqu'ils n'ont que du pain.

FLUET.

Oui-dà! est-ce que je suis venu ici pour fêtoyer ces misérables? je suis bien plus à plaindre. Ils sont nés pour souffrir, et non pas moi.

LA TERREUR, *bas à Geneviève.*

Voyez-vous? C'est un de ces braves dont je vous parlois tout-à-l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc que ce soit leur faute, si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu.

FLUET.

Et faut-il que je souffre, parce qu'ils sont dans la misère?

LA TERREUR.

Il falloit faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous prépareroit dans tous vos logemens un lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre et des pantoufles.

FLUET.

Laissez-là vos sornettes, ou je m'en plaindrai au capitaine.

LA

LA TERREUR.

Vraiment, vous le connoissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des plaintes comme à un maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur. Qui aura de la compassion pour vous, si vous n'en avez pas pour les autres? Mais voilà comme ils sont tous, ces nobles de deux jours! ils laissent la pitié dans les sarraux de toile dont ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiroient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien aise que je me sois chargé de vos armes pendant toute la marche? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois; je ne m'en soucierai guère. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil. Je ne sais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

FLUET, *en rechignant.*

Ne me l'avez-vous pas promis?

LA TERREUR.

Je croyois que vous le méritiez. Il y aura aussi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le temps qu'il fait.

FLUET.

Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR.

Fouillez donc à l'escarcelle.

FLUET.

Et combien faut-il ?

LA TERREUR.

Un écu. Pas un sol de moins.

FLUET.

C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret.*)

LA TERREUR.

Je le croyois dans vos entrailles plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Geneviève.*) Tenez, la bonne mère, ayez-nous de la viande et quelques légumes, Votre mari sera du repas.

GENEVIÈVE.

Ah ! vous êtes trop bon. Le jeune monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous ? S'il vous fréquente pendant quelque temps, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

VOYEZ-VOUS ! Si vous aviez fait les choses de bonne grace, il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié prix, on auroit pu encore avoir par-dessus le marché la bénédiction du seigneur. (*Il prend les armes de Fluet, et s'occupe à les nétoyer.*)

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour les

autres : mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR.

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux?

FLUET.

Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, et tâche d'avoir toujours bon marché.

LA TERREUR.

Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET.

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple plutôt que des seigneurs. Il nous conviendroit bien de nous arrêter devant de la ca-

naille couverte de haillons! Si elle devenoit un jour à son aise, qui trouveroit-on pour nous servir?

LA TERREUR.

Est-ce que c'est mon devoir, de nettoyer vos armes?

FLUET.

Puisque je vous paie. Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

LA TERREUR.

Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être, pour quelques sols, le valet de gens de votre espèce? Nous avons de l'honneur dans l'ame, et nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition. Avec cela, on se moque des riches et de leur argent. Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, et je vous attends à la première garde.

FLUET.

Oh! je ne la monterai pas long-temps. Mon papa va bientôt m'acheter un enseigne.

LA TERREUR.

Ce ne sera pas, au moins, dans notre régiment. Nous avons un brave colonel qui ne prend ses officiers que parmi les vrais soldats, et non parmi des femmelettes comme vous.

FLUET.

Eh bien! j'irai dans un autre.

LA TERREUR.

A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman : ou, si vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

FLUET.

Moi, je n'ai pas de courage? J'ai appris un an à faire des armes.

LA TERREUR, *branlant la tête.*

Contre les lièvres, peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui vien-

nent passer un an au service, et puis se retirent dans leurs terres, pour raconter leurs prouesses, quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage.

SCÈNE V.

LA TERREUR, FLUET, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *à la Terreur.*

TENEZ, mon cher monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre?

LA TERREUR.

Gardez-le, ma bonne mère, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin?

GENEVIÈVE.

Il y a dix ans que je n'en ai bu : hélas! depuis que mon fils est parti.

LA TERREUR.

Eh bien! cela vous donnera des forces.

GENEVIÈVE.

Mon fils est soldat comme vous.

LA TERREUR.

Soldat? Et dans quel régiment?

GENEVIÈVE.

Bourbonnois.

LA TERREUR, *avec vivacité.*

Et comment s'appelle-t-il?

GENEVIÈVE.

George Marcel. Dieu sait s'il vit encore : il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

GENEVIÈVE.

Est-ce que vous le connoissez, mon cher monsieur?

LA TERREUR, *embarrassé.*

Je ne sais guère; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parens.

GENEVIÈVE.

Ah ! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et, cependant, notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

FLUET.

Oui vraiment, un soldat vous serviroit de beaucoup !

LA TERREUR.

Et qu'en savez-vous, pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mère, posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot-au-feu. (*Bas à Geneviève.*) Le troisième soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisoit attendre, il pourroit nous quereller.

GENEVIÈVE.

Mon cher monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

LA TERREUR.

Oh! il ne se laisse pas mener par des paroles. Et puis, il est caporal : c'est mon supérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.

SCÈNE VI.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE.

MARCEL, *jetant une charge de bois à terre.*

Allons, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

GENEVIÈVE.

Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un officier; et il n'est pas commode, à ce que dit monsieur.

MARCEL.

Comment? Un officier chez nous?

LA TERREUR.

Quand je dis officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il

a quelques ordres a donner dans la compagnie, sans quoi il seroit déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

FLUET, *poussant Geneviève.*

Parbleu, il est bien temps! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

GENEVIÈVE.

J'y vais, j'y vais. (*Elle est prête à sortir.*)

SCÈNE VII.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE.

GEORGE, *en entrant.*

Allons, allons, vîte à dîner.

MARCEL.

Hélas! monsieur, nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE.

A quoi diantre vous amusez-vous?

GENEVIÈVE, *bas, à la Terreur.*

Mon cher monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL, *à George.*

Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR, *bas, à George.*

Finis ce badinage, et tire-les de peine. (*Haut à Geneviève.*) Bonne mère, regardez-le bien.

GEORGE.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas? (*Marcel et Geneviève le considèrent attentivement.*)

MARCEL.

Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur?

GENEVIÈVE, *dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.*

O mon Dieu! seroit-ce lui?

GEORGE.

Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parens!

MARCEL.

MARCEL.

Est-il possible, mon fils? Oh! sois le bien-venu mille fois!

GENEVIÈVE, *l'embrassant.*

Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laisse pas respirer.

MARCEL.

Comment as-tu donc fait pour vivre encore? Mon cher fils, il y en a tant qui sont morts! et toi, tu es échappé.

GEORGE.

On ne m'a pourtant jamais vu en arrière de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement, peut-être?

MARCEL.

Peux-tu nous le demander? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENEVIÈVE, *à la Terreur.*

Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez ?

LA TERREUR.

Et c'est bien vrai aussi.

MARCEL.

Juste ciel ! tu t'es avancé ? Comment cela s'est-il fait ? Tu ne savois pas lire.

GEORGE.

Mon capitaine me l'a fait apprendre.

MARCEL.

O ma femme, quel honnête homme cela doit être !

GENEVIÈVE.

Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens !

LA TERREUR.

Il n'en restera pas là, je vous en réponds. (*A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village ?

GEORGE.

Camarade, j'étois si plein de ma joie, que je ne pouvois parler.

GENEVIÈVE.

Combien resteras-tu avec nous?

GEORGE.

Trois jours, ma mère. Nous faisons halte ici.

MARCEL.

Oh! c'est bon, mon cher fils. Nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

FLUET.

Au diable! personne ne veut donc allumer du feu? Je pense qu'il en seroit temps, depuis une heure.

GENEVIÈVE.

Dans un moment, monsieur.

LA TERREUR, *à Geneviève.*

Restez auprès de votre fils, la bonne mère. Je vais battre le briquet et faire la cuisine. (*A Fluet.*) Quand vous seriez à demi gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la

chambre soit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même.

GENEVIÈVE.

Oui, je vous en prie, mon cher monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée, où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

FLUET.

Vraiment oui ; j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus transi.

LA TERREUR.

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, et vous acheveriez de geler. Venez, venez.

FLUET, *en pleurant.*

Je crois qu'on l'a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village.

LA TERREUR.

Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, LA TERREUR.

GEORGE.

Ce garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison, où sa maman ordonnoit aux valets de suivre tous ses caprices.

GENEVIÈVE.

Y a-t-il long-temps qu'il est soldat?

GEORGE.

Trois semaines. C'est sa première marche. Mais asséyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma chère Madeleine?

GENEVIÈVE.

Elle a déjà quatre enfans.

GEORGE.

Que me dites-vous?

MARCEL.

Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

GEORGE.

Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

GENEVIÈVE.

Il y a dix ans que tu es parti. Elle en a passé quatre à te pleurer.

GEORGE.

Mais comment est-elle ? Vit-elle au moins heureuse ?

GENEVIÈVE.

Elle est encore plus misérable que nous, et ses enfans ne pourront de quelques années gagner leur vie.

GEORGE.

Vous n'êtes donc pas à votre aise, vous autres ?

GENEVIÈVE.

Hélas ! mon cher fils, nous ne savons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

GEORGE.

Juste ciel ! que m'apprenez-vous ? (*Les deux vieillards se mettent à pleu-*

rer, sans répondre.) Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

MARCEL.

Tu as raison de t'en étonner. Tu sais que nous avons toujours été laborieux, et que nous ne faisions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits, lorsque tu étois encore avec nous, que personne n'avoit un sol de dette à nous demander. Notre ferme étoit pourvue de bétail, et nous avions toujours quelques deniers en réserve pour les besoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges et nous

soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes, et depuis cinq ans nous avons tout fondu.

GENEVIÈVE.

Nous sommes encore en arrière de trente écus envers le seigneur, il nous est impossible de les payer; et chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière, pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL.

Dieu sait pourtant si c'est notre faute! Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie pour avoir du pain dans la vieillesse, et nous l'aurions en abondance, si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

GEORGE.

Juste ciel! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille situation? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez?

MARCEL.

Le bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misère; c'est sur lui que

nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueurs et de peines.

GEORGE.

Il faut que la terre fournisse des hommes au roi ; et ce n'est pas la faute du bailli si le sort m'est tombé.

GENEVIÈVE.

Tu le crois, mon fils ? Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL.

C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple clerc du greffier, et qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

GENEVIÈVE, *à George.*

C'étoit au fils aîné d'Antoine de mar-

cher à ta place. Son père, à prix d'or, gagna le sergent de milice et le bailli. Il l'a déclaré en mourant; et on l'a vérifié sur le registre de l'inspecteur. Le bailli auroit été démis, si ton père n'avoit intercédé pour lui. (*A Marcel.*) Il falloit le laisser punir; il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

MARCEL.

Eh! ma femme, qu'y aurions-nous gagné quand il auroit payé l'amende? Notre fils seroit resté soldat, et le bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice : elle trouve toujours à se venger. Les choses se seroient arrangées de manière que nous aurions eu tout le tort sur nous, et qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

GENEVIÈVE.

Sa punition ne restera pas en arrière. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le ciel; et nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*Avec un profond*

soupir.) Seulement, si nous n'avions pas de dette !

SCÈNE IX.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, LA TERREUR.

LA TERREUR.

Bon. Je viens de pourvoir au cadet. La mère, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez, après cela, rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

GENEVIÈVE.

Grand merci, mon cher monsieur, je vais vous aider.

LA TERREUR.

Non, non, je m'en charge tout seul. Vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour des soldats.

GENEVIÈVE, *prête à sortir.*

Oui, mon fils, voilà ce qui nous est

arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle sort en pleurant, avec la Terreur.*)

SCÈNE X.

MARCEL, GEORGE.

GEORGE, *troublé.*

N'EST-IL pas vrai, mon papa ? Ma mère dit les choses pires qu'elles ne sont, comme font toujours les femmes ?

MARCEL.

Non, mon fils ; elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au seigneur, qui veut absolument être payé, à ce que dit le bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumière va être vendue.

vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton père.

GEORGE.

Oh! si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarrasserois guère de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné l'année dernière de mon pain à des paysans que la faim chassoit dans la ville; j'ai pensé mille fois à vous, mais je ne croyois pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissois tant de vous voir! et aujourd'hui que je vous vois, c'est dans la plus affreuse misère. Je n'ose lever les yeux sur vous. (*Marcel lui tend les bras, et ils s'embrassent en pleurant amèrement.*) (*Après une courte pause.*) Si je pouvois encore faire quelque chose pour vous soulager! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

MARCEL.

Que Dieu te le rende au centuple, mon

cher fils! Nous avons là de quoi vivre deux jours!

GEORGE.

Rien que deux jours! Mais comment le seigneur peut-il être si impitoyable, de vous faire vendre votre chaumière, et de vous rendre mendians pour trente écus? Ne pourroit-il pas prendre patience? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

MARCEL.

Voilà ce qui arrive, lorsque les seigneurs ne viennent pas sur leurs terres. Nous n'avons pas vu monsieur le comte depuis que son père est mort. Il reste à la ville, et laisse faire au bailli, qui ne fait que des mendians. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ses yeux si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux; ils virent la misère des paysans, et les prirent dans leurs bras; mais le nôtre ne se met pas en peine de

nous. Dieu me le pardonne! il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusques par-dessus les oreilles. Le dernier terme est à demain; tu entendras comme le bailli sait crier; il doit venir aujourd'hui.

GEORGE.

C'est bon : je lui parlerai. Je lui dirai à l'oreille deux mots qui le rendront peut-être plus traitable. On assure que le roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, et que vous lui représentiez votre état.

MARCEL.

Moi, dis-tu, parler au roi? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je serois comme une pierre en sa présence.

GEORGE.

Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle près de lui; il vint des paysans qui vouloient lui parler. Ils se regardoient les uns les autres, et ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié? Ils lui donnèrent

un écrit qu'il se mit à lire; et lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de manière à les mettre à leur aise. Ils commencèrent aussi-tôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'épuiser à dire sa louange.

MARCEL.

Que me dis-tu?

GEORGE.

Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos sous-lieutenans.

MARCEL.

Voilà ce qui s'appelle un roi!

GEORGE.

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon père? Je veux aller prier notre fourrier qu'il nous dresse un mémoire; et quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne

vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement!

MARCEL.

Et quelle seroit ta pensée, mon fils?

GEORGE.

Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir affaire aux grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village. (*Il prend Marcel par la main, et sort avec lui.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE *met le couvert*, MARCEL *avance des siéges*, GENEVIEVE, *essuye des assiettes de bois*, FLUET, *et ensuite* LA TERREUR.

GENEVIÈVE.

NOUS n'avons que trois assiettes.

GEORGE.

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET, *tirant un couteau à gaîne.*

Mais il faut que j'aie une assiette, moi.

GEORGE.

Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

FLUET, *d'un air mécontent.*

Oui, de bois !

LA TERREUR, *portant un plat de soupe.*

Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci sera gobé, j'ai encore autre chose à vous servir. (*Il sort.*)

MARCEL.

Ce bon monsieur se donne bien de là peine.

GEORGE.

Vous ne le connoissez pas, mon père. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

LA TERREUR, *revient avec une terrine pleine de viande et de légumes.*

Allons, asséyons-nous. (*On s'assied.*) Cela doit être exquis. Eh bien! est-ce qu'on n'ose pas y toucher ? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller et un couteau.*)

MARCEL.

Ah! je suis bien aise; car nous n'en avions que pour trois.

LA TERREUR, *à Fluet.*

Eh bien! monsieur le cadet, comment vous trouvez-vous à présent? Vous êtes servi comme un prince, au moins.

FLUET, *d'un air dédaigneux.*

Oh! oui. (*Ils mangent.*)

GENEVIÈVE, *à Marcel.*

Voilà une excellente soupe, mon ami.

MARCEL.

Il y a long-temps que nous n'avons rien mangé de si bon.

GEORGE.

Tâchez de vous en bien régaler.

LA TERREUR.

Ne vous contraignez pas, monsieur le cadet, léchez-vous-en les doigts.

FLUET.

Si vous aviez ici des œufs frais!

LA TERREUR.

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village, et la soupe saura

bien descendre sans qu'on vous graisse le gosier.

GEORGE.

Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

GENEVIÈVE.

Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, seulement les dimanches.

GEORGE, *desservant le plat à soupe.*

Maintenant, passons au ragoût.

LA TERREUR, *à Marcel.*

Vous n'avez pas d'assiette, bon père?

GENEVIÈVE.

Oh! ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR.

Tenez, voici la mienne.

MARCEL.

Non, non; que faites-vous? Et où mangerez-vous donc?

LA TERREUR.

Oh! je saurai bien m'en faire une.

(*Il coupe un long morceau de pain, le retourne, et met la viande dessus.*) Voyez-vous ?

GEORGE *en fait de même.*

S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas !....

LA TERREUR, *à Fluet, qui le considère avec surprise.*

Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

GEORGE.

Pourquoi ne mangez-vous pas, mon père ?

MARCEL.

Ah !

LA TERREUR.

Qu'avez-vous donc à soupirer ?

MARCEL.

C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils, et je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR.

Bon ! il n'y faut pas penser.

GENEVIÈVE.

Lorsque les enfans retournent chez leurs pères, c'est pour en recevoir des bienfaits ; et toi quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge et à celle de tes amis.

GEORGE.

Ma mère, ne vous faites pas ces reproches, où je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR.

Attends, camarade, j'y sais un remède. (*Il prend uue tasse et boit ; il la remplit de nouveau, et la présente à Marcel.*) Vous pouvez en boire en sûreté. Allons, bon papa ; ensuite vous, la mère, et puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ! lampez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

MARCEL.

Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur! (*Il boit.*)

GENEVIÈVE.

Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres! (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

LA TERREUR, *lui versant à boire.*

Que signifie cela, de pleurer? vous allez gâter tout notre régal.

GENEVIÈVE, *après avoir bu, donne la tasse à George.*

Tiens, mon fils. (*A la Terreur.*) Que Dieu vous paie ce vin! il m'a tout réjoui le cœur.

LA TERREUR,

Bon; j'en suis bien aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après. (*Il verse à boire à George.*)

GEORGE, *à la Terreur.*

Camarade, jusqu'à ma revanche.

En

En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parens.

LA TERREUR.

Palsambleu, vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme si j'avois gagné une bataille.

MARCEL.

Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop; et par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas!

GENEVIÈVE.

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche; mais nous, c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu, et que nous sommes pauvres.

LA TERREUR.

Oh! je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux? Ah! si je pouvois vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*)

Tenez je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

FLUET, *après avoir bu.*

Oui, pas mauvais.

LA TERREUR.

Vous en parlez bien froidement, monsieur le cadet. Que direz-vous, après cela, de ma casserole? Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

FLUET.

Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

LA TERREUR.

J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce sera votre tour, si vous saurez vous en tirer aussi bien.

FLUET.

Oui-da! vous pensez que j'irai vous faire la cuisine?

LA TERREUR.

Pourquoi non? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

FLUET.

Est-ce que c'est du métier d'un soldat?

LA TERREUR.

Comme s'il étoit rien qui n'en fût ! Il faut qu'un soldat soit au monde, cuisinier, tailleur, médecin, forgeron; tout, enfin. (*On entend frapper à la porte.*)

GENEVIÈVE.

O mon Dieu ! qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

GEORGE.

Ne craignez rien, ma mère; c'est qu'on vient faire la visite.

SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR, UN CAPITAINE, UN FOURRIER.

LE FOURRIER, *avec des tablettes à la main.*

Combien êtes-vous ici ?

GEORGE, *en se levant.*

Trois. (*Tout le monde se lève.*)

LE CAPITAINE.

C'est bon. Restez assis, enfans, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous. Point de cérémonies. Je suis charmé du calme et de la cordialité qui règnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats?

MARCEL.

Oh! non, monsieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE, *à George.*

Etes-vous content de vos hôtes?

GEORGE.

Mon capitaine, je suis chez mon père: c'est à mes camarades de répondre.

LA TERREUR.

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE, *se tournant vers Marcel.*

Quoi! c'est votre fils? Vous avez là un si bon sujet, que vous devez être aussi un honnête homme.

MARCEL.

Hélas! monsieur, c'est toute ma richesse.

LE CAPITAINE.

N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

MARCEL.

Oh ! si ses supérieurs pouvoient en être aussi contens !

GENEVIÈVE.

Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signe : et celui qui est soumis à ses parens, doit l'être aussi à ses supérieurs.

LE CAPITAINE.

Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers l'estiment, et ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant est la plus grande récompense des pères, et la joie des pères est pour les enfans l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais

vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse.

GEORGE.

Je vous remercie, mon capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de manière qu'ils n'auront jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL.

Oh! monsieur, le cœur me fond de plaisir.

GENEVIÈVE.

Je serois encore bien plus heureuse si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, monsieur le capitaine?

MARCEL.

Que demandes-tu là, ma femme? Veux-tu qu'il meurt de faim à notre

côté ? *(En montrant la Terreur au capitaine.)* C'est monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis monseigneur le comte....

LE CAPITAINE.

C'est un homme sans oeur; je le connois. Il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale, et il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (et c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des ressources, et l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. *(Il jette une pièce d'or sur la table.)* Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paie, et je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez

bien cela, monsieur le cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

GEORGE.

Ah ! mon capitaine, si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans le moment ! Non, de toute ma vie je ne pourrai m'acquitter envers vous.

MARCEL.

Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

GENEVIÈVE.

Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

LE CAPITAINE.

Bonne femme ! vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mère, et vous m'en donneriez dix ! Si votre indigne seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaisance, combien il pourroit rendre ses plaisirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie.

Adieu ; je vous verrai encore avant de partir. (*Il sort.*)

LE FOURRIER, *à Fluet.*

La garde va bientôt se relever. Tenez-vous prêt. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR.

(*Tous demeurent pendant quelque temps pensifs et immobiles, excepté Fluet, qui continue de manger.*)

LA TERREUR, *se versant à boire.*

VIVE, vive notre capitaine !

GEORGE.

Oh ! oui, qu'il vive ! C'est lui qui nous sauve de la mort.

MARCEL, *joignant les mains, et les laissant tomber de surprise.*

Il ne m'avoit jamais vu, et il me donne la première fois une pièce d'or! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables?

GENEVIÈVE.

On diroit d'un prince. (*Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table.*) Combien cela peut-il valoir, mon ami.? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent!

MARCEL, *en la serrant dans ses mains.*

Bon Dieu! aurois-je pu croire que je me serois jamais vu tant de bien dans une seule pièce? T'y connois-tu, mon fils?

GEORGE.

Non; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

LA TERREUR.

Elle doit valoir plus d'un louis; mais je ne sais pas au juste.

FLUET, *au premier coup-d'œil qu'il y jette.*

C'est un louis double. Le peuple ne connoît pas cela.

LA TERREUR.

Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous; cela vaut donc seize écus ?

GENEVIÈVE.

Seize écus ! O mon cher homme ! la moitié de notre dette ! Pourvu que le bailli s'en contente en attendant !

MARCEL.

J'espère qu'avec cet à-compte, il nous donnera du répit.

GENEVIÈVE.

Crois-tu ? O mon Dieu ! je serois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder notre cabane.

GEORGE.

Ne vous embarrassez pas, ma mère, j'y pourvoirai.

MARCEL.

Nous craignions tant un logement de

soldat! et ce sont des soldats qui sont nos anges! Que Dieu soit loué pour ce repas, et pour les secours qu'il nous a envoyés! (*Tous se lèvent.*)

FLUET.

Il faut que j'aille à la garde maintenant.

LA TERREUR.

Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne, et le charge de son bagage. Fluet sort.*) A présent, je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. (*Il veut desservir la table.*)

GENEVIÈVE, *lui retenant le bras.*

Oui, ce seroit bien à moi de vous laisser faire! Reposez-vous; je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine?

LA TERREUR.

Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

MARCEL, *à la Terreur.*

Mon cher monsieur, que je boive en-

core une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure, à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

LA TERREUR.

Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille. (*En frappant sur son ventre.*) Ceci est notre meilleur buffet. Il faut suivre le commandement, qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain. (*George pousse la table. La Terreur lève la nappe, et emporte les plats et les assiettes dans l'autre chambre.*)

GENEVIÈVE.

Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettroit à laver les assiettes. (*Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah! voici notre frère ; voyons s'il reconnoîtra son neveu.

SCÈNE IV.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, THOMAS.

GENEVIÈVE, *à Thomas.*

Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. (*A George.*) Et toi, le reconnois-tu ? C'est ton oncle Thomas.

GEORGE, *s'avançant vers lui.*

Que je vous embrasse, mon cher oncle !

THOMAS, *étonné.*

Moi, ton oncle? Mais.... mais.... mais oui, c'est lui-même. Eh ! sois le bien-venu, mon neveu. (*Il l'embrasse.*) On n'a pas besoin de te demander comment tu te portes.

GEORGE.

Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

GENEVIÈVE.

Et si tu savois tout ce qu'en dit son capitaine! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuisinier m'arrangeroit toute la maison.

SCÈNE V.

MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS.

Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage.

MARCEL.

Et notre méchant bailli qui achève encore de nous sucer le peu de sang qui nous reste!

GEORGE.

Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre

dette; et il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL, *montrant le double louis à Thomas.*

Tiens, mon frère, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS, *à Marcel.*

Que dis-tu? (*A George.*) Est-ce de tes épargnes, ou de quelque butin?

GEORGE.

De l'un ni de l'autre. Mon capitaine en a fait présent à mon père.

MARCEL.

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS.

Je m'en réjouis d'autant plus; car, pour épargner, on doit se refuser bien des choses: et pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, messieurs les soldats, c'est toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter.

GEORGE.

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage, n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison, pour avoir fait la débauche ; au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

THOMAS.

Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrois pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

MARCEL.

Aussi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, si le bailli......

THOMAS.

Doucement. Le voici qui vient.

SCÈNE VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Eh bien! Marcel, c'est demain le dernier jour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

MARCEL.

Mon cher monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, si le capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son

prince, et il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son père, lorsqu'il ne sera plus soldat? Considérez que cela crie vengeance au ciel, de prendre les pauvres gens par la misère pour achever leur ruine.

LE BAILLI.

Ce n'est pas la faute de monseigneur, si vous êtes misérables.

MARCEL.

Il est vrai; mais est-ce la nôtre? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés? Qui peut se défendre de la rigueur du temps? Mille autres ne sont-ils pas comme nous? S'il y avoit de ma négligence, je n'oserois dire un seul mot; mais tout cela vient de l'ordre du ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié?

LE BAILLI.

Bon! voilà comme vous êtes; plus on fait pour vous, et plus vous demandez. M. le comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année? Ne vous a-t-il pas

généreusement prêté les semailles? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui : et maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances! Est-il obligé de vous faire des présens?

MARCEL.

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, et parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui et sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

LE BAILLI.

Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fait déguerpir.

GEORGE.

Un peu de commisération, monsieur le bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole, vous pouvez faire le bonheur de mon père, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste im-

puni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

LE BAILLI.

Occupez-vous de votre mousquet, et non pas de ce que j'ai à faire.

GEORGE.

Mon mousquet appartient au roi, et j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens; et cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

LE BAILLI.

M. le soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un bailli de terre conquise.

GEORGE.

Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

LE BAILLI.

Vous n'aurez pas cette satisfaction.

THOMAS.

Monsieur le bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

LE BAILLI.

Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

GEORGE.

Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

SCÈNE VII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Qu'entendez-vous par là ?

MARCEL.

Je vous en prie, au nom de Dieu, M. le Bailli.

GENEVIÈVE.

Prenez, en attendant, tout ce que

nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

LE BAILLI.

Je le crois bien, si vous aimez votre cabane; car dès demain vous pourrez aller voyager.

GENEVIÈVE.

Non. Vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI.

Toutes vos prières sont inutiles.

GENEVIÈVE.

N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie: et sur nos vieux jours vous nous rendez mendians?

MARCEL.

Nous ne sommes pas loin de la moisson; et ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce temps-là.

LE BAILLI.

Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL.

Mais j'aurois toujours payé la moitié.

LE BAILLI.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de monseigneur.

GEORGE.

Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze misérables écus, une famille de ses vassaux. Il vous paie pour faire prospérer ses affaires, et en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits, le seigneur ne peut exiger aucune redevance ; et il est de son devoir, au contraire, de soutenir ses pauvres paysans. Faites-y bien réflexion ; vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez, pour la première fois, votre devoir, et parlez en faveur de ceux qui vous font vivre.

vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation ; et monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

LE BAILLI.

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils, je vous en préviens.

GEORGE.

Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI.

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

GEORGE.

C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE BAILLI.

Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte ?

LA TERREUR, *qui est rentré dans le cours de la scène.*

Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est soldat.

Un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, et mille fois mieux qu'un bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son père, et vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe? On sait qu'un bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur; vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

LE BAILLI.

C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non? Je vous le demande pour la dernière fois.

MARCEL.

Je vous ai déjà dit que je ne le pouvois pas en entier.

GENEVIÈVE.

Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

LE BAILLI.

Tout ou tout rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

GEORGE, *le retenant.*

Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au roi. Je lui parlerai de la situation de mon père et de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le seigneur, et il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE BAILLI.

Le roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre père doit à monseigneur, et monseigneur veut être payé.

GEORGE.

Que dites-vous ? Le roi n'est-il pas le maître ? et monseigneur n'est-il pas son sujet ? Sachez que mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, et votre comte ne fait rien. Le roi ne peut souffrir les gens oisifs, parce qu'il sait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchans.

LE BAILLI.

C'est ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane et la terre. Vous me connoissez bien, pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le roi va s'amuser à écouter un homme comme vous.

GEORGE.

Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; et si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendroit le premier.

LE BAILLI.

Il vous sied, vraiment, de me comparer à un drôle de votre espèce !

GEORGE, *lui donnant un soufflet.*

Vous avez dit cela à un soldat, et non à un paysan. Sors d'ici, vieux scélérat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini. (*Il le pousse avec violence hors de la cabane.*)

LE BAILLI, *en sortant.*

O mille vengeances !

SCÈNE VIII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LA TERREUR.

GENEVIÈVE.

Mon fils, mon cher fils! qu'as-tu fait?

MARCEL.

Nous sommes perdus.

GEORGE.

Ne vous inquiétez pas; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siècle avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un soldat, si je l'avois souffert,

LA TERREUR.

Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

MARCEL.

Qui sait ce qu'il va nous en coûter?

GEORGE.

Quoi ! pour m'être vengé d'une insulte ?

GENEVIÈVE.

Sûrement, mon fils; avec tout cela, c'est un bailli.

LA TERREUR.

Bah ! ce n'est pas le premier bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon sans lui donner sur les oreilles.

GENEVIÈVE.

Je ne puis croire qu'il se fût laissé à la fin attendrir.

GEORGE.

Non, ma mère, jamais.

GENEVIÈVE, *à Marcel.*

Qu'en penses-tu, mon ami? Ne faudroit-il pas le suivre?

GEORGE.

Ce seroit inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL.

Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

GEORGE.

Restez ici, je vous en conjure; vous perdriez vos pas et vos paroles.

GENEVIÈVE.

Non, mon fils, laisse-nous aller. Cela ne gâtera rien.

GEORGE.

Eh bien! faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contens, j'irois baiser ses pieds; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé!

MARCEL.

Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

GENEVIÈVE.

Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne-

nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

LA TERREUR.

Ta mère est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté ce qu'il y a à faire avec nos camarades. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

THOMAS, GEORGE.

GEORGE.

O Dieu ! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine ! Si je pouvois, au prix de mon sang, les secourir !

THOMAS.

C'est de l'argent qu'il leur faudroit, et tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière ; mais ils n'en ont pas voulu, et ils ont bien

fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable !

GEORGE.

Et comment donc, mon oncle ?

THOMAS.

Ils trouvèrent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au bailli.

GEORGE.

Que dites-vous ?

THOMAS.

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux ; et il gagna la récompense.

GEORGE, *avec un mouvement de joie.*

O mon oncle ! je puis sauver mon père ; mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous ?

THOMAS.

En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

GEORGE.

Agir, et garder un secret : me le promettez-vous ?

THOMAS.

Cela n'est pas difficile.

GEORGE.

Mais savez-vous tenir votre parole!

THOMAS.

Comme tu me parles!

GEORGE.

Quelque chose qui puisse en arriver?

THOMAS.

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

GEORGE.

Personne n'aura à s'en plaindre.

THOMAS.

Eh bien! tu n'as qu'à parler.

GEORGE.

Ecoutez-moi donc... Mais si vous alliez me trahir?

THOMAS.

Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire.

GEORGE.

Cela peut-être; mais il n'y a rien de mal pour vous.

THOMAS.

Qu'est-ce donc, enfin?

GEORGE.

Je déserte ce soir; vous irez me déclarer: il vous en reviendra vingt écus, et je paie la dette de mon père.

THOMAS.

Il n'y a pas de mal, me disois-tu? Fou que tu es! j'irai te conduire au gibet, moi ton oncle!

GEORGE.

Que parlez-vous de gibet? Un soldat n'est jamais puni de mort, la première fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste ou fait un complot.

THOMAS.

Oui; mais il passe par les verges, jusqu'à rester sur la place.

GEORGE.

Je n'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le régiment: mes camarades sauront me ménager.

THOMAS.

Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le roi?

GEORGE, *en pleurant.*

Le roi? Ah! il ne sauroit m'en vouloir. S'il connoissoit ma situation, il viendroit me porter l'argent lui-même.

THOMAS.

Mais si ton père le savoit!...

GEORGE.

D'où le sauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai souvent hasardé ma vie pour le roi, je puis bien la hasarder pour mon père qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frère, et que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

THOMAS.

C'est le diable qui m'a retenu ici; je ne sais quel parti prendre.

GEORGE.

Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser? Je déserterai toujours dans mon désespoir, et mon père n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

THOMAS.

THOMAS.

Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

GEORGE.

Décidez-vous tout de suite, le temps presse.

THOMAS.

Mais si tu me trompois! si tu allois mourir?

GEORGE.

Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir. A chaque coup, je penserai à mon père, et je supporterai la douleur.

THOMAS.

Eh bien! je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement....

GEORGE.

Que voulez-vous qu'il en arrive? Embrassons-nous, et gardez-moi le secret. On fera l'appel ce soir à six heures. Si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au colonel, et vous direz que vous m'avez surpris fuyant dans la forêt.

THOMAS.

C'est la première tromperie que j'aurai faite de ma vie.

GEORGE.

Ne vous la reprochez pas, mon oncle, elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, et allons rejoindre mon père. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens ! (*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scène se passe dans la prison du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRASCROISÉ, *soldat, et le* PRÉVÔT *du régiment.*

(*On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.*)

BRASCROISÉ, *se réveillant.*

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise ; et voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'est-ce pas une exécution ?

LE PRÉVÔT.

Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre George?

BRASCROISÉ.

De George, dis-tu? Cela n'est pas possible.

LE PRÉVÔT.

Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRASCROISÉ.

Lui? le plus brave soldat de la compagnie! Il y a long-temps que je ne fais que passer et repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

LE PRÉVÔT.

Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les grenadiers sont allés demander sa grace au conseil de guerre, mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine; et il en sera quitte pour faire un tour

par les verges. Cela doit être fini à présent. (*On frappe à la porte.*)

LE PRÉVÔT.

Qui est-là ?

LA TERREUR, *du dehors.*

Ami! la Terreur ! (*Le prévôt ouvre la porte, la Terreur entre en sanglotant.*)

SCÈNE II.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR.

LA TERREUR.

O bonté divine ! mon pauvre George !

LE PRÉVÔT.

Eh bien ! comment se trouve-t-il ?

LA TERREUR.

Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule plainte. Ah ! si j'avois pu lui

sauver la moitié du supplice ! sur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCÈNE III.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE, UN SERGENT *qui le conduit.*

GEORGE, *sur le seuil de la porte, levant les yeux et les mains vers le ciel.*

DIEU soit loué ! Tout est fini, et mon père est sauvé.

LE SERGENT, *à part, dans la surprise où le jettent ces paroles.*

Que veut-il dire par-là ?

LA TERREUR, *se précipitant au cou de George, et le baignant de ses larmes.*

O mon ami ! que je te plains !

GEORGE.

Ne pleure pas, camarade; je suis plus heureux que tu ne penses.

LE SERGENT.

Voulez-vous un chirurgien?

GEORGE.

Non, mon sergent, cela n'est pas nécessaire.

LE SERGENT, *à part, en branlant la tête.*

Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon capitaine. (*Il sort.*)

LA TERREUR, *présentant à George un verre d'eau-de-vie.*

Tiens, camarade, voilà pour te restaurer.

GEORGE, *en lui serrant la main.*

Je te remercie. (*Il boit.*)

LA TERREUR.

Mais dis-moi donc, quelle folie t'a passé par la tête?

GEORGE.

J'ai du regret de te le cacher; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon cœur.

SCENE IV.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE ET THOMAS.

THOMAS, *à George.*

TE voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre? George, c'est indigne à toi.

LA TERREUR.

Doucement, doucement, ne le tourmentez pas; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même!

THOMAS.

Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

GEORGE.

Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*Bas.*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

THOMAS.

Oh! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

GEORGE, *étonné.*

Comment donc? (*aux soldats.*) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

THOMAS.

Ton père ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, et en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant: Que Dieu m'en préserve! A chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester, on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

GEORGE.

Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera: le plus difficile est passé. Faites seulement que mon père vienne me voir.

THOMAS.

Comment veux-tu que je l'aborde à présent? Mais quoi! le voici qui vient avec ta mère.

SCÈNE V.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS, MARCEL, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *aux soldats.*

Ou est-il, messieurs; je veux voir mon fils.

LA TERREUR.

Passez, bonne mère, passez.

GENEVIÈVE, *courant à George.*

O mon cher fils, qu'as-tu fait? Comment as-tu pu nous donner cette douleur?

MARCEL, *d'un air sévère.*

Te voilà, malheureux! Toute la joie

que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

GEORGE.

Mon père, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai subi ma peine.

MARCEL.

Tu l'a subie pour ta trahison envers ton roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité, je croyois mourir dans l'honneur; et c'est toi qui me couvre d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre: je te renonce pour mon fils.

GEORGE.

Mon père, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction: Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne de vous.

THOMAS, *à part.*

Quel martyre de ne pouvoir parler! (*Marcel s'éloigne.*)

GEORGE, *le suivant.*

Mon père, vous me quittez sans que je vous embrasse. Oh ! restez encore un moment! (*à Geneviève.*) Et vous, ma mère, serez-vous aussi dure envers moi?

GENEVIÈVE.

O mon fils! que puis-je faire?

MARCEL.

Ne le nomme pas ton fils, il ne l'est plus.

GENEVIÈVE.

Mon homme, pardonnez-lui; c'est toujours notre enfant.

THOMAS.

Oui, mon frère, laisse-toi toucher par son désespoir.

MARCEL.

Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends, à prix d'or, le sang de ta famille. Ne me nomme pas plus

son

son frère que lui son père. Je ne vous suis plus rien.

GENEVIÈVE, *qui, pendant cet intervalle, s'est entretenue avec George.*

Mon homme, il me fait de bonnes promesses; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste, et je ne pourrois pas l'aimer! je ne pourrois plus te parler de lui! Veux-tu que je meure à tes yeux?

MARCEL.

Tais-toi, femme, et suis-moi. (*Il veut sortir.*)

LA TERREUR, *le retenant.*

Bon homme, c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre colère: mais puisque le roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas aussi? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché, s'il ne le méritoit pas?

LE PRÉVÔT.

Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainsi

leurs enfans en respect, je n'aurois pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

GENEVIÈVE.

Vois-tu, mon ami? Comme ces messieurs disent, ils ne lui resteroient pas attachés s'il ne le méritoit pas; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers. (*Geneviève et la Terreur prennent Marcel par la main, et veulent l'entraîner vers son fils.*)

SCÈNE VI.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, LE CAPITAINE, LE SERGENT, FLUET.

MARCEL.

ATTENDEZ; je veux d'abord parler à son capitaine. (*Au capitaine.*) Ah! monsieur; n'avez-vous pas de regret

d'avoir donné hier tant de louanges à mon vaurien de fils? Il me porte sous terre par ce coup-là.

LE CAPITAINE.

Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action? Tu dois avoir eu quelque motif extrordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, et il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

GEORGE.

Mon capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

LE CAPITAINE.

A condition que tu me dises la vérité. Car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le bailli, ni moi, ni personne nous ne pourrons le croire.

GEORGE.

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle; et la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situation déplorable de mon père achevoit d'égarer mes esprits.

LE CAPITAINE.

Que signifioient donc ces paroles: Dieu soit loué, tout est fini, et mon père est sauvé? (*George paroît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel et Geneviève.*)

MARCEL.

Est-ce qu'il disoit cela? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

GEORGE, *en soupirant.*

Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

LE SERGENT.

Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire en entrant ici.

GEORGE.

Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

LE CAPITAINE.

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGE, *dans un plus grand embarras.*

Je ne sais que vous dire.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main d'un air d'amitié.*

George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, et tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai? c'est pour ton père.....

GEORGE, *avec vivacité.*

Que dites-vous, monsieur! Ah! gardez-vous de croire.....

LE CAPITAINE.

Tu ne vaux pas la peine que je m'in-

quiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS.

Il faut que je la dise, moi.

GEORGE, *l'interrompant.*

Mon oncle, qu'allez-vous faire? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux?

THOMAS, *au capitaine.*

Je puis vous expliquer la chose; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE.

Je t'en donne ma promesse; tu n'as rien à craindre.

THOMAS.

Eh bien! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, et recevoir vingt-quatre écus, pour que son père les employât à payer sa dette. Mais celui-ci ne veut entendre parler

ni de l'argent, ni de son fils. Débarrassez-moi, monsieur, de cet argent, que je ne puis garder, et tâchez que mon frère profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte. (*Tout le monde paroît frappé de surprise.*)

LE CAPITAINE.

Eh bien! George!

GEORGE, *versant un torrent de larmes.*

Vous savez tout, mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon père qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert, et que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

MARCEL, *se jetant au coup de George.*

Quoi, mon fils! voilà ce que tu faisois pour moi?

GENEVIÈVE, *se précipitant dans ses bras.*

Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon cœur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

O mon ami! quelle tendresse et quelle fermeté! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

MARCEL.

Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

GEORGE, *à Thomas.*

Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait?

THOMAS.

Oui, voilà : c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*En montrant le Capitaine.*) monsieur ne sera pas un

menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

LE CAPITAINE, *à Thomas.*

Donne l'argent à ton frère. *(A Marcel.)* Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des règles communes.

MARCEL.

Moi, monsieur ? je ne le prendrai jamais.

LE CAPITAINE.

Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au dehors.*) Mais qu'est-ce donc ?

FLUET.

J'entends crier : Le roi ! le roi !

LE CAPITAINE.

Il vient ! Dieu soit béni ! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. *(A George.)* Tu as manqué à ton devoir comme soldat, mais tu l'as trop bien

rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le sera certainement; je sors. Attendez-moi.

SCÈNE VII.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, FLUET.

MARCEL.

Vois-tu? Le roi est si bon, et j'aiderois à le tromper! Non, jamais.

GEORGE.

Mon père, accordez-moi cette grace, que j'aie réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

LA TERREUR.

Oui, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira

plus vite, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort, votre cabane doit lui revenir.

MARCEL.

Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils ; pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusois que tu remplissois au-delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de temps qui me reste à vivre ?

GEORGE.

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

GENEVIÈVE.

Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : C'est notre fils qui nous le donne.

GEORGE.

Me voilà satisfait. (*A Thomas.*) Je

vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

THOMAS.

Oui, tu me remercies. Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. *(A Marcel.)* Est-ce que tu m'en voudrois encore, mon frère? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me serois pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

MARCEL.

Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier; mais attiser le feu sous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

THOMAS.

Va, j'ai bien assez souffert pour mon compte. *(Ils se donnent la main.)*

LA TERREUR, *à George.*

Camarade, j'avois de l'amitié pour toi; c'est aujourd'hui du respect que je sens.

sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, et sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

GEORGE.

Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

FLUET.

Fi donc, la Terreur! Vous êtes soldat, et vous pleurez?

LA TERREUR.

Et pourquoi donc un soldat ne pleureroit-il pas? Les larmes ne sont pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

LE PRÉVÔT.

George, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment; mais je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que

tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur et du bonheur : c'est moi qui te l'annonce.

SCÈNE VIII.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, FLUET, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Avec votre permission.

LE PRÉVÔT.

Que voulez-vous ?

LE BAILLI.

Je suis bailli du château ; je veux voir ce qui se passe ici. (*A Marcel et à Geneviève.*) Ha, ha ! vous êtes venus voir votre fils ? c'est fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de satisfaction de lui,

que vous en aviez hier ? Vous imaginiez, parce qu'il étoit soldat, qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le militaire, on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autrefois plus respectueux envers des gens comme moi.

LA TERREUR.

Allez-vous-en, monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

LE BAILLI.

Je suis dans le château de Monseigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

LA TERREUR.

Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

GEORGE.

Un moment, camarade. (*A Marcel.*) Mon père, achevez de lui payer votre dette, pour qu'il vous laisse en repos.

THOMAS.

Oui, finissons avec lui; qu'il n'en soit plus question.

MARCEL.

Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

GENEVIÈVE.

Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arrière envers monseigneur, du moins aussi long-temps que vous serez son bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante; en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le temps de disette; prêter à plus forte usure qu'un juif, cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme? Voilà pourtant ce que vous avez fait, et ce qui nous a ruinés.

MARCEL.

Tais-toi donc, femme.

GENEVIÈVE.

Non, il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses, et qu'on voit tout son manége.

MARCEL, *au bailli.*

Eh bien! cela fait-il votre compte?

LE BAILLI, *à part.*

Que trop, morbleu! (*Haut et froidement.*) Oui, cela complette bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous cet argent?

MARCEL.

Que vous importe? vous êtes payé.

GENEVIÈVE.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

LE BAILLI.

Voyez comme ils sont fiers!

GENEVIÈVE.

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il

nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

LE BAILLI.

Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse. Vous êtes encore sous ma juridiction.

GEORGE.

Point d'injures, monsieur; mon père ne les souffrira plus; il sait à qui porter ses plaintes.

THOMAS.

Vous ne nous tenez plus les mains garottées; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers monseigneur; mais si vous croyez nous mener de force, comme auparavant, vous vous trompez.

LE BAILLI.

De quel ton me parlez-vous? Je crois (*En montrant George.*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai qui je suis.

LE PRÉVÔT.

Un mot encore, et je te fais sauter les yeux de la tête.

LA TERREUR, *le poussant par le bras.*

Allons, sortez.

LE BAILLI, *se retournant.*

Si vous me faites lâcher un décret......

LE PRÉVÔT.

Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver. (*Les soldats le saisissent, et veulent le mettre dehors. Le colonel paroît, suivi du capitaine et du sergent.*)

SCÈNE IX.

LE PRÉVÔT, BRASCROISÉ, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, FLUET, LE BAILLI, LE COLONEL, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE COLONEL.

QUE signifie tout ce vacarme?

LE PRÉVÔT.

C'est le bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes paysans.

LE COLONEL, *au bailli.*

Etes-vous ce méchant homme? Restez. J'aurai deux mots à vous dire. *(Au capitaine.)* Lequel des deux est le père? *(En montrant du doigt Marcel et Thomas.)*

LE CAPITAINE, *lui présentant Marcel.*

Le voici, mon colonel.

LE COLONEL.

Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. *(Il s'avance vers George.)* Permettez que je vous souhaite toutes sortes de prospérités. *(En l'embrassant.)* Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. *(Au prévôt.)* Il est libre. *(Prenant une épée des mains du sergent.)* Vous êtes capitaine. Le roi, qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. *(En lui présentant une bourse.)* Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre cour à sa majesté. *(George veut lui baiser la main.)*

LE COLONEL.

Que faites-vous ? Non, monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.

LE CAPITAINE, *l'embrassant aussi.*

Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma compagnie.

MARCEL et GENEVIÈVE, *tombant aux genoux du colonel.*

O monseigneur! que Dieu vous récompense.

LE COLONEL, *en les relevant.*

Ce n'est pas à moi, mes enfans, c'est au roi, c'est à votre fils, que vous devez tout.

GEORGE, *se jette dans les bras de ses parens, et les embrasse tour-à-tour; puis s'interrompant tout-à-coup :*

Je vous demande pardon, mon colonel.

LE COLONEL.

Que dites-vous, monsieur? Ah! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs!

THOMAS.

Qui m'auroit dit pourtant que je me

verrois en passe de faire un capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au bailli.*) Je crois à présent, monsieur le bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection. (*Le bailli lui lance un regard furieux et veut sortir.*)

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Un instant, s'il vous plaît. Le roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir; et malheur à vous, si vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

LA TERREUR, *à George.*

Monsieur le capitaine....

GEORGE, *l'embrassant.*

Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore.*) Je veux l'être toujours.

LE COLONEL, *à George.*

Voulez-vous permettre, monsieur, que j'aille vous présenter au régiment ? Il vous attend sous les armes. (*Il lui offre la main. George la prend et tend l'autre au capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour-à-tour les yeux

baignés de larmes. Marcel et Geneviève baisent les habits du colonel, et lèvent leurs regards vers les cieux.)

GENEVIÈVE.

O Dieu de justice! rends à notre bon roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

MARCEL.

Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

LES

LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HÉLÈNE, *sa fille.*
ALBERT, *son fils.*
JULES, *voisin d'Albert.*
AUGUSTE, *ami de Jules.*
RAOUL,
CARAFFA, } *jeunes Joueurs.*
VICTOR,

La scène se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris et du père de Jules.

LES JOUEURS,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que vas-tu donc faire chez Albert ?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi ?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que mon père à loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où

nous nous sommes amusés à quelques petits jenx.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé avec de jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connois que trop bien! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus!

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, si je te confiois mon embarras?

AUGUSTE.

Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur?

JULES.

O mon cher Auguste! ils m'ont rendu

bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

JULES.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune italien qui voyage. Il y avoit à déjeûner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES.

Oh! ce n'est pas tout. Ecoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, et que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils

m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; et tu connois sa sévérité.

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurois à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire?

JULES.

Je n'ose te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul et

à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa savoit ma perte ; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Ce n'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déjà fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler ?

JULES.

Dieu m'en préserve. Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment ? Pour sortir d'un mauvais

pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage?

JULES.

Oh que non! J'ai vu qu'il jouoit sans malice.

AUGUSTE.

Est-ce que tu joues en aigrefin, toi?

JULES.

Que veux-tu dire; je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

JULES.

Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avoient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrois t'en servir, ou en profiter? Tu sais que je ne suis pas riche; mais quand je devrois le devenir comme Crésus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix; et je voudrois, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES.

Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets.....

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

JULES.

Non; je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur le champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branlant la*

tête.) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serois de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien! je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie...

JULES.

Eh! mon Dieu, non! Ne me tourmente pas davantage: ne suis-je pas assez malheureux? Je voudrois ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrois aussi que tu l'eusses gardé; je n'aurois à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurois-tu à répondre ?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse, même à un étranger ?

JULES.

Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui; cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT.

Je vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Albert.

JULES.

Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh ! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet ; et puis j'ai déjeûné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES, *un peu surpris.*

Quoi ! votre père est déjà de retour. Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

ALBERT.

Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendois que le mois prochain !

JULES.

J'aime bien aussi mes parens ; mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de temps en temps leur absence pour quelques jours.

ALBERT.

Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon !

JULES.

Et le mien si dur et si sévère ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE.

Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit pour te satisfaire? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT.

Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT.

Pourquoi non? Il ne me refuse aucun

plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; et l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon père ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble ?

ALBERT.

Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES.

Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusemens ?

ALBERT.

Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES.

Mais on est bientôt las de marcher ;

et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connoître les plantes et les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle en un moment tout ce que nous avons appris, et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls,

ou bien à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie, ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusques dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête.

ALBERT.

Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

ALBERT.

Vraiment oui. Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT.

Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir ?

ALBERT.

Six francs par semaine.

JULES.

Voilà une jolie pension ! et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE.

Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT.

Oui de ces petites bagatelles, pour lesquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On sent mieux le prix des choses lorsqu'il faut le payer soi-même.

JULES.

Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnoie.

JULES.

Cinq louis d'or! Que faites-vous d'une si grande somme?

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses? Je paie les mois d'école des enfans de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture

qui est devenu aveugle; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres, et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES.

Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sols au vingt et un.

ALBERT.

J'en ai du regret: je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux dames polonoises et aux échecs.

JULES.

Bah! autant vaudroit étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir?

ALBERT.

Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES.

Tant mieux, et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT.

C'est bon : j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

JULES.

Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCÈNE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

Voulez-vous me suivre, M. Auguste ? Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous,

AUGUSTE.

Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse; mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permisssion de rester dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, *seul, et réveur.*

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir! Mais quoi! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à ga-

rantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE.

Ah! vous voilà, M. Auguste! Vous êtes seul? Il me sembloit avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE.

Je voudrois bien, si sa société vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLÈNE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules; et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE.

Je l'espère: mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendroit-il, si ceux qu'il croit ses amis étoient des méchans? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous savez que je ne suis pas riche; ainsi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Mais vous aimez M. Jules. Êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE.

Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paroissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Ecoutez-moi; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit

peut-être pas à revenir : trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, *seule.*

VOILA qui me paroît sérieux. Ah! mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allois changer pour son tourment.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT.

LES amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE.

Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

ALBERT.

Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE.

Chez M. Jules, sans doute?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE.

J'en étois sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

ALBERT.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

HÉLÈNE.

Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT.

Tu penses te moquer!

HÉLÈNE.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT.

Que prétends-tu dire par-là ?

HÉLÈNE.

Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, et très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

ALBERT.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle ſait quelqueſois endêver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

HÉLÈNE.

Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil ? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules ? Le connois-tu assez pour en parler.

HÉLÈNE.

Je cherche à le connoître par ses actions.

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HÉLÈNE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leur liaison.

ALBERT.

Ah! j'entends; il te déplaît, parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

HÉLÈNE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne; et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens?

HÉLÈNE.

Oui, qui jouent ensemble pour se ga-

gner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs partis? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE.

Oui, tu leur as gagné leur monnoie, et ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur! Elle seroit désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, *lui prenant la main.*

Non, mon frère; tes plaisirs sont les miens; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qua-

lités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges, de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE.

Tu ne serois pas le premier qui auroit eu cette confiance, et qui cependant. . . . Mais voici mon papa.

SCÈNE VIII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS.

Ah ! mes enfans, je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLÈNE.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour ?

ALBERT.

Comment ne le serions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLÈNE.

Notre maison étoit un vrai désert pour moi depuis votre absence.

ALBERT.

Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! sans vous, mon papa....

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLÈNE.

Eh, mon papa ! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-temps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ?

ALBERT.

M. Jules.... Vous savez que son père est notre voisin ? Eh bien ! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connoissance que je ne te savois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE.

Une bonne société, entends-tu, mon frère ?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà

vu plusieurs fois, et il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE.

De braves jeunes gens aussi?

ALBERT.

Oui, ma sœur. Je les connois mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS.

Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés....

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs?

HÉLÈNE.

Comment pourroit-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. DE FLORIS.

Et de quelle manière s'est formée votre connoissance?

HÉLÈNE.

N'est-ce pas au jeu?

ALBERT.

Pourquoi pas au jeu? Mais est-ce au jeu seulement? N'avons-nous pas causé long-temps ensemble?

HÉLÈNE.

Et vous n'avez pas joué, sur-tout?

ALBERT.

Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées,

et dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLÈNE.

Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer?

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS.

La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fecond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais, lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

HÉLÈNE, *le regardant tendrement.*

Mon frère !

ALBERT, *attendri.*

Hélène, pardonne-moi ; j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS.

Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de

sang-froid, qnand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble! (*Hélène et Albert lui prennent la main.*)

HÉLÈNE.

O mon papa, que vous êtes bon et conciliant!

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne serois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus; mais jamais ne manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que

vous ne veniez le déposer dans mon sein : et, lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HÉLÈNE.

J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-temps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

HÉLÈNE.

Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étoient un peu dissipés, et qu'ils

avoient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT.

Oh ! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *vingt et un.*

M. DE FLORIS.

Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT.

Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS.

Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard?

ALBERT.

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hasard seul décide; au lieu que, dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête; or un jeu où la tête n'a rien à faire me paroît indigne d'un homme sensé.

HÉLÈNE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la re-

cevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup-d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de société n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que, dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT.

O mon papa, croyez-vous? Comment cela seroit-il possible?

HÉLÈNE.

J'imagine qu'ils ont une manière d'ar-

ranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent ; car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT.

Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS.

Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

HÉLÈNE.

Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet ; il haletoit et râloit comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qni eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE.

O les méchans! Je suis sûre que

personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix foux pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talens, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

HÉLÈNE.

Ah! que me dites-vous?

ALBERT.

Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des qualités et des talens, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune?

M. DE FLORIS.

Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber du comble du bonheur dans le gouffre de la misère. On apprit

aussi dans la suite qu'il avoit laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très-vertueuse, à qui ses parens avoient dessein de l'unir par un mariage, qui lui promettoit la plus entière félicité.

HÉLÈNE.

O la pauvre demoiselle que je la plains ! combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire, que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil ; et, par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

ALBERT.

O mon papa ! je ne touche plus une

carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire....

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société, entre amis, étoit agréable, innocent, et même utile.

HÉLÈNE.

Utile, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ces vicissitudes.

HÉLÈNE.

C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible,

sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne suis point avare; mais, pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. DE FLORIS.

Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

ALBERT.

Oh! je les connois. Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS.

Eh bien! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais, au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras

que

que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE.

Oui, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HÉLÈNE.

Et si ces messieurs me gagnent mon argent?

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura poiut. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensois....

HÉLÈNE.

Le malin papa! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes!

M. DE FLORIS.

Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge; et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE.

Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa; resterons-nous dans le jardin?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCÈNE IX.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. DE FLORIS.

Ecoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

Je crois que votre présence seroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc?

HÉLÈNE.

Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne

que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

HÉLÈNE.

J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons, et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

HÉLÈNE.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ? Il devroit

bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper ; et si bouillant, qu'il perdroit la tête au premier coup de malheur.

M. DE FLORIS.

Voilà en effet son caractère. Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLÈNE.

Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. DE FLORIS.

Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCÈNE X.

HÉLÈNE, *seule.*

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner ! O mon frère ! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, *à Hélène.*

Je craignois, mademoiselle, que notre société pût vous importuner ; mais M. Albert a voulu....

ALBERT.

Comment l'importuner? J'espère bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

HÉLÈNE.

De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR, *avec un air contraint.*

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA, *bas, à Jules.*

Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL.

Oui-dà ! Et qui donc?

ALBERT.

Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

JULES, *à part.*

Ah ! tant mieux.

HÉLÈNE.

Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE.

Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL.

Est-ce que vous pensez à vous promener, vous?

AUGUSTE.

Qu'aurois-je autrement à faire?

VICTOR.

Et jouer?

AUGUSTE.

Je ne sais pas le jeu; et, quand je le saurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours!

AUGUSTE, *en le fixant.*

Oui, monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE.

C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

HÉLÈNE.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. (*On voit éclater la joie sur leurs traits.*) Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissemens; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA.

Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT.

Comment, sur vous?

CARAFFA.

Oui; c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE.

Et des jetons, en avez-vous aussi?

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en procurer; à moins que nous ne jouyons tout uniment notre argent.

JULES, *bas, à Caraffa.*

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non; c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté....

HÉLÈNE.

Il suffit; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. (*Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

SCÈNE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR.

Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL.

Bon ! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas ?

CARAFFA.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES.

Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL.

Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR.

Peut-être vuiderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA.

C'est bien là mon compte. Mais soyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols; et, lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu?

CARAFFA.

Vous ne devez rien jusqu'au compte ; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR.

Je voudrois bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir ; ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL.

Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA.

Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu lorsqu'ils reviendront. (*Il tire des cartes de sa poche.*) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. (*Il parcourt les cartes, et les dispose.*) Tenez, vous allez voir. (*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, et Raoul.* (*A Jules.*) Etes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES, *regardant la carte.*

Je crève.

CARAFFA, *à Victor.*

Et vous ?

VICTOR.

Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA.

Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, *regardant la carte.*

Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, *à Raoul.*

A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Non, je m'y tiens.

CARAFFA.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

VICTOR.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le

pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES.

Mais, comment cela peut-il arriver?

CARAFFA.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES.

Ah! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième pour approcher de vingt et un. Eh bien! je vous en donne alors une forte de des-

sous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES.

Mais, pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnoissez donc par derrière ?

CARAFFA.

Voilà mon secret; et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs, qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, *posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.*

Vous connoissez le prix du temps, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, mademoiselle? vous nous ferez cet honneur?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas encore si je connois le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'est le vingt et un. Il est tout simple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE.

Oh ! je le sais un peu. Il seroit peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir....

JULES.

Oh oui ! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, *en souriant.*

C'est bien mon projet.

RAOUL, *avec un air hypocrite.*

Cela ne pourroit guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES, *d'un ton d'impatience.*

Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le temps se perd à causer.

CARAFFA.

Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, *de loin.*

Me voici, me voici ! On va vous apporter des rafraîchissemens.

JULES, *allant au-devant d'Albert.*

Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah ! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun ?

RAOUL.

Nous sommes six. Chacun en aura

vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES.

Mais combien la fiche !

CARAFFA.

C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLENE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous jouâmes deux sols la fiche la dernière fois.

HÉLENE.

Eh bien ! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sols.

JULES, *à Victor.*

As-tu fini de compter ?

VICTOR.

Oui, voilà qui est fait. (*Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est toute entière de leur côté et de celui de Jules.*)

HÉLENE.

Hé, hé! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA.

Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-temps.

VICTOR.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre sols.

ALBERT.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir. (*Il tire sa bourse et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en-dessous, et Jules la considère avec avidité.*)

HÉLENE.

Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA.

En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons. (*Il compte ses jetons et ses fiches.*) Je perds

six fiches et un jeton : trente-deux sols ; les voilà.

RAOUL.

J'ai tous mes jetons ; il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sols.

VICTOR.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sols, en tout trois livres huit sols, que voici.

ALBERT.

Et vous, M. Jules ?

JULES.

Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sols. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sols qui restent.

HÉLÈNE.

Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste

trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sols, et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sols de surplus, mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sols. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que perd M. Caraffa; prends ces trente-deux sols. Cela fait-il ton compte?

ALBERT, *comptant*.

Oui, tout juste.

HÉLENE.

Ainsi tu gagnes trois livres dix sols, et moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL.

Oh! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sols.

ALBERT.

C'est entendu.

CARAFFA, *prenant et mêlant les cartes.*

Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, *qui survient dans le cours de la scène.*

(*A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés, et rougissent.*)

M. DE FLORIS.

Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT.

ALBERT.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

HÉLÈNE.

Oh oui ! nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feroient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais, avant tout, que chacun reprenne sa place. (*Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage une profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer; M. de Floris les retient.*)

M. DE FLORIS.

Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi ? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. (*Ils s'asseient enfin.*) (*à Caraffa*) C'étoit à vous, mousieur, de donner les cartes lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (*Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.*) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses? fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans sa poche; et le jeu étoit commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS, *à Auguste, qui s'avance.*

Ah! vous voilà, M. Auguste; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas?



Allons Messieurs voyons vos bourses Mr. Jules vous êtes le plus près de moi commençons par vous, qu'avez vous donc...

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

AUGUSTE.

Non, monsieur; permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*A Garaffa.*) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous?

ALBERT.

Au vingt et un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche?

HÉLÈNE.

Quatre sols. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M DE FLORIS.

Un louis? Y pensez-vous? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi; commençons par vous (*Jules pâlit*). Qu'avez-vous donc, mon ami? Est-ce que vous vous trouvez mal?

JULES, *tremblant.*

Ou-i, mon-sieur, per-mettez que je... (*Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres, et baisse les yeux.*)

M. DE FLORIS.

Que vois-je? L'un pâlit et bégaie, les autres sont tout en sueur; et vous, monsieur (*à Caraffa*), vous semblez vous déconcerter?

ALBERT, *surpris.*

Que leur arrive-t-il donc à tous à-la-fois?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnions.

CARAFFA, *qui reprend un peu courage.*

Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

JULES.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS.

Je m'attendois bien qu'ils se démasqueroient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

ALBERT.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS.

Eh bien! parlez, M. Jules, vous me paroissez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfans ?

JULES.

Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh!

si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné !

M. DE FLORIS.

Vous avez mérité de le perdre en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez là, monsieur. (*A Jules et à Victor.*) Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

RAOUL et VICTOR, *tombant à genoux.*

O monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfans soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge, être non seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre

jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parens; mais s'il me revient que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur. (*Raoul et Victor se retirent muets et confondus.*

SCÈNE XVI.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, *à Caraffa.*

Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent?

AUGUSTE.

Rien que sa montre, ses boucles, et

la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS.

Est-il vrai ?

CARAFFA, *les yeux baissés, et en balbutiant.*

Oui, monsieur.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout-à-l'heure.

JULES.

Hélas ! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez, il y a plus de cinq louis d'or ; prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS, *attendri, prend la bourse.*

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi! M. Albert.

ALBERT.

Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me paierez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé. (*Caraffa rend à Jules ses effets*).

M. DE FLORIS, *à Jules.*

Tout vous est-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, *à Caraffa, en lui montrant la bourse.*

En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption ; il vous vomit de son sein : vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de

votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas. Votre présence souille nos regards. (*Caraffa se détourne, en pleurant de rage.*)

JULES, *se jetant aux genoux de M. de Floris.*

O monsieur, de quel abîme vous me retirez! Eh! sans vous, que serois-je devenu? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (*Il se relève et saute au cou d'Albert.* (Et vous généreux Albert, vous que j'allois.....

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, *à Jules.*

Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme

le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE.

O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. DE FLORIS.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerois pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avois en même temps à satisfaire ma reconnoissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE, *lui baisant la main.*

O monsieur! je n'avois besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfans, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu ! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS.

Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Oh oui, mon papa ! et je sentirai sur-tout combien il est heureux d'en avoir un dans son père.

FIN DE L'AMI DES ENFANS.

TABLE

ET

MORALITÉS

DU TOME DOUZIÈME.

Telle a été la perversité de ce siècle, qu'on a placé au rang des vertus le sentiment naturel et simple d'amour et de reconnoîssance qui attache les enfans aux auteurs de leurs jours. Ne faisons pas de ces devoirs sacrés un motif d'orgueil, et n'exigeons pas d'être admirés pour ne pas nous montrer scélérats. Oui, si le ciel se complaît et si les hommes applaudissent à la piété d'un fils qui se dévoue pour son père, à la tendresse d'une fille qui guide les pas chancelans de sa mère infirme, la terre doit des châtimens, et -eu

réserve les vengeances aux enfans ingrats, opprobres de la nature, honte et fléaux du genre humain.

Gloire immortelle aux pieuses Antigones! Eternelle exécration aux parricides Polynices! (1).

Les plaisirs sont amers sitôt qu'on en abuse;
Il est bon de jouer un peu,

A dit madame Deshoulières; mais faire du jeu une occupation habituelle, c'est en même temps vice et sottise. Sottise, puisque le jeu entraîne la perte du temps; vice, puisqu'on

---

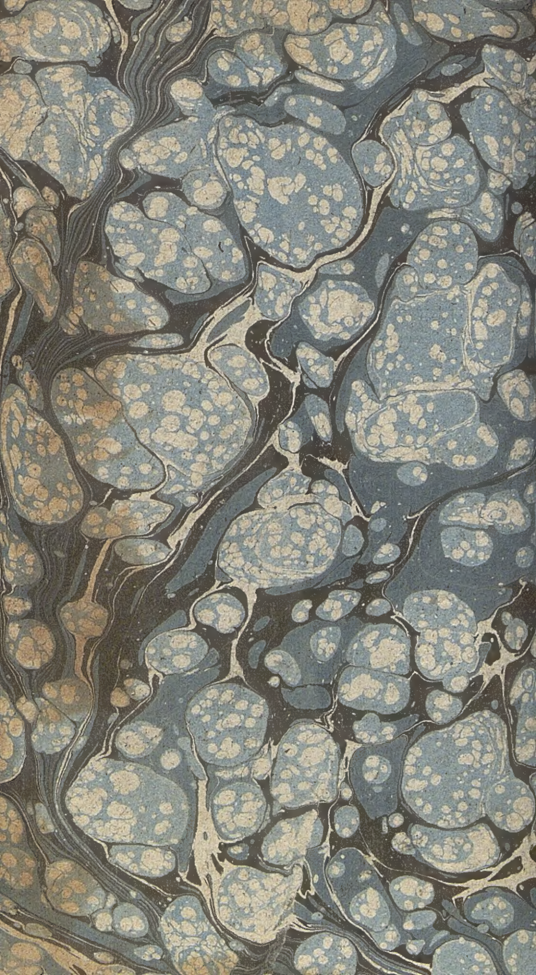
(1) Œdipe eut trois enfans, Etéocle, Polynice, Antigone. Les deux premiers, s'étant réunis pour priver leur père de la couronne, le chassérent de ses propres états. Mais, par une juste punition, ces fils dénaturés le vengèrent en se disputant mutuellement l'empire et en périssant l'un par l'autre. Antigone ne quitta point son père aveugle et malheureux. Elle guidoit ses pas le long des chemins écartés, et le soir son sein filial réchauffoit la tête flétrie du monarque banni. (Voyez le dictionnaire de la fable; Œdipe à Colonne, tragédie de M. Ducis; et Œdipe à Colonne, tragédie lyrique de M. Guillard.)

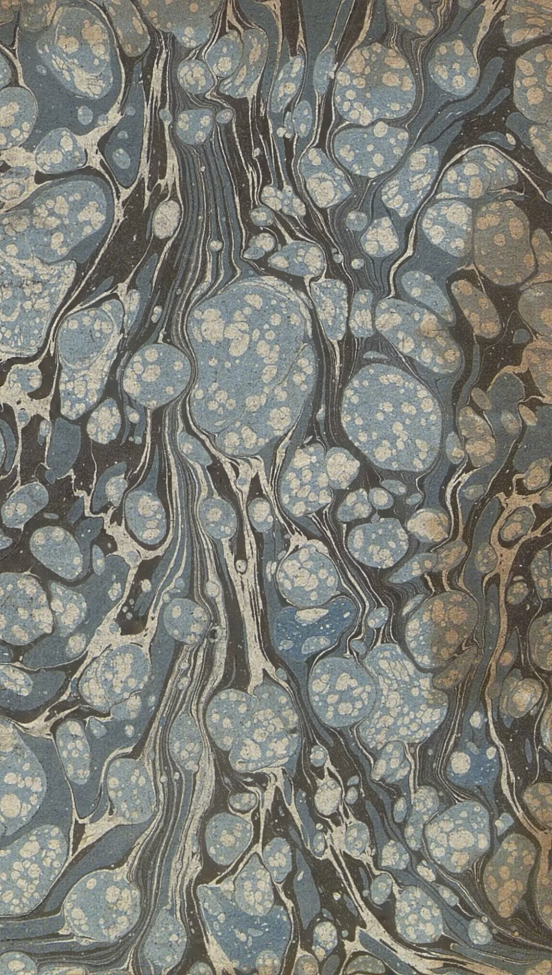
oublie, pour se livrer au jeu, le goût de ses devoirs, et même celui des honnêtes plaisirs :

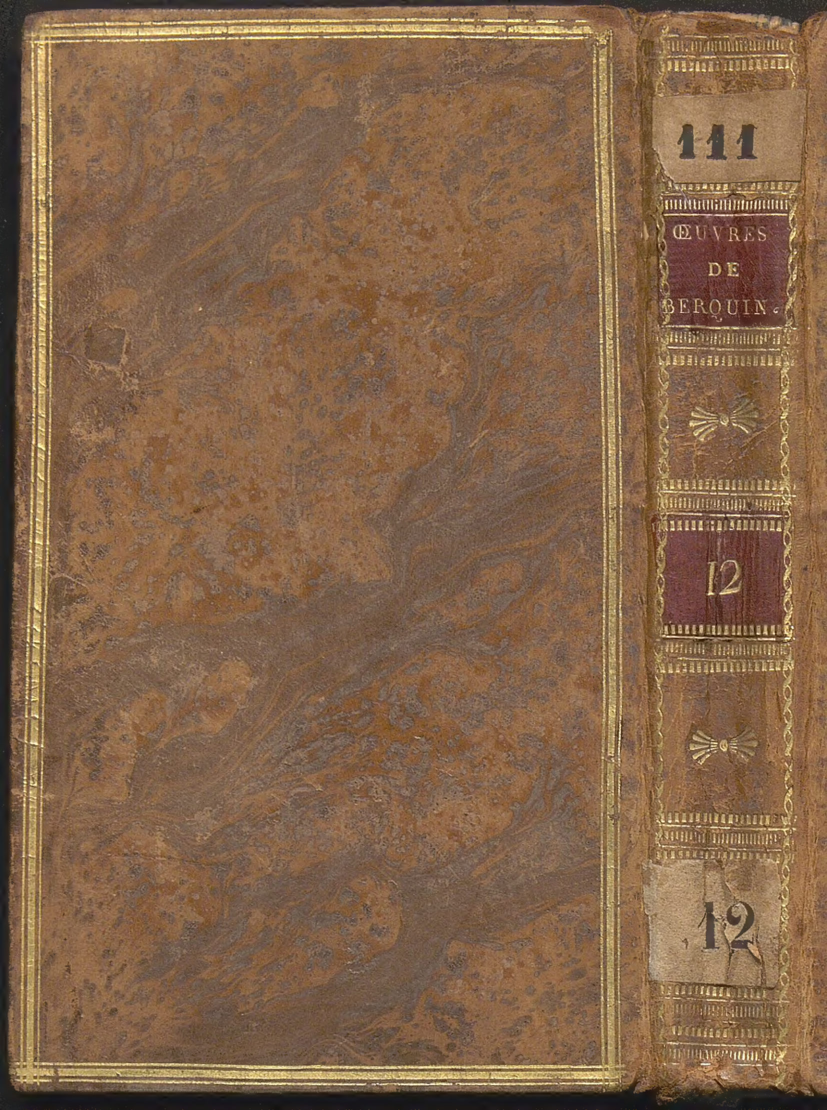
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Quand l'âge aura mûri la raison de nos jeunes amis, nous les invitons à lire, sur cette importante matière, quelques ouvrages, où leurs auteurs, soit par des peintures pathétiques, soit par des tableaux ridicules, soit avec les armes d'une saine philosophie, ont attaqué ce vice odieux. Tel est *le joueur*, de Regnard, comédie dans laquelle ce caractère, admirablement tracé, présente toutes les occasions où l'amour du jeu peut égarer l'esprit et avilir le cœur. Tel est aussi le drame terrible et moral de *Béverley*, par Saurin; spectacle épouvantable, et malheureusement véridique, où l'on voit le bras d'un père ruiné lever sur son fils innocent un parricide poignard. Tel est enfin l'excellent ouvrage du vénérable Dusault, intitulé : *De la passion du jeu*. En attendant, nos jeunes élèves trouveront des leçons plus à leur mesure dans le drame de l'*Ami des Adolescens*, qui a pour titre : *Les officiers à la garnison*.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.






111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
12
12

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite